

Belvedere 68

a.genovese@wanadoo.fr

Messina – Santa Croce sull'Arno – Milano – Lyon – Sète – Toulouse – Saint-Didier de Formans

N.68 (14^{ème} année mail) 2500 envois en Europe Janvier-Mars 2023

*Journal poétique et humoral en langue française italienne et sicilienne
(envoyé par l'intermédiaire de La Déesse Astarté, Association Loi 1901 av. J.C.)
de l'écrivain Andrea Genovese. **Belvédère est un objet littéraire.***

*Diario poetico e umorale in lingua francese italiana e siciliana
(inviato a cura di La Dea Astarte, Associazione Legge OttoPerMille av.J.C.)
dello scrittore Andrea Genovese. **Belvedere è un oggetto letterario.***

Tous les textes italiens et français sont d'Andrea Genovese, écrits en décembre 2022 à
Tutti i testi italiani e francesi sono d'Andrea Genovese, scritti a dicembre 2022 a
Saint Didier de Formans

NOSTOI

SOMMAIRE

Retour à l'hôpital (Ritorno all'ospedale)

Retour à l'icône slave : l'Inner Wars de la réalisatrice ukrainienne Masha Kondakova

Ritorno a Messina - Ritorno a Palermo

Fulvio Caccia : Andrea Genovese, le dernier des Mohicans

On peut consulter tous les numéros de Belvedere sur

https://fr.wikipedia.org/wiki/Andrea_Genovese

www.atelier-buissonnier.com/fichiers/belvedere/andrea.html

Pour ne plus le recevoir il suffit d'envoyer un mail

Per non riceverlo più basta mandare una mail

*Nous demander l'adresse postale pour le service presse. Les livres en numérique et en PDF ne sont pas lus.
Richiedere l'indirizzo postale per gli invii in servizio stampa. I libri digitale e pdf non vengono letti.*

RETOUR A L'HÔPITAL

Cher(e)s ami(e)s,
ce numéro, clôturé hâtivement, ne contient d'articles d'actualité politique et culturelle ni l'habituelle rubrique livres à cause d'une ennuyeuse hospitalisation pendant les festivités de fin d'année et d'une intervention chirurgicale prévue dans une quinzaine de jours. Apparemment pas trop compliquée, mais on ne sait jamais à mon âge. J'espère donc de pouvoir vous dire au revoir à des temps meilleurs.

RITORNO ALL'OSPEDALE

Cari amici e amiche,
questo numero, chiuso frettolosamente, non contiene articoli d'attualità politica e culturale nè l'abituale rubrica libri a causa di una noiosa ospitalizzazione durante le festività di fine anno e di un intervento chirurgico previsto tra una quindicina di giorni. Non troppo complicato, pare, ma non si sa mai alla mia età. Spero dunque di potervi dire arrivederci a tempi migliori.

RETOUR A L'ICÔNE SLAVE

(ou le hasard d'une rencontre)

L'Inner Wars de Masha Kondakova

L'amour de la patrie et la lucidité historique de la jeune réalisatrice ukrainienne



La *Freccia Rossa* pour Milano Centrale entre en horaire en gare de Lyon Part-Dieu. Covid et d'autres joyusetés m'ont empêché depuis quelques années de m'embarquer pour l'Italie, c'est chose faite finalement. A bord, je découvre que ma place réservée est occupée... par l'énorme valise de la jeune femme du fauteuil à côté. Montée à Paris-Lyon, ma place vide lui a épargné l'effort de poser son bagage sur la bordure prévue à cet effet. Je la comprends : on fatigue à la soulever ensemble, je me demande ce qu'elle peut contenir. Quoiqu'il en soit, cela nous permet un échange très désinvolte et immédiat, une chose devenue quasi impossible dans les trains avec les femmes depuis que les léopardiennes *magnifique sorti e progressive* nous ont esclavagés à nos pestilentiels smartphones. Ma voisine me dit qu'elle est ukrainienne, je soulève les yeux inquiet, sa valise ne contiendrait-elle pas par hasard une arme de destruction massive que quelque imbécile corrompu de la Commission Européenne, au solde de l'industrie des armements américaine, veut faire parvenir, par de chemins détournés, à son malheureux pays, projeté dans l'horreur, à mon avis, plus par l'insouciance objective de l'Occident que par le monolithe russe, acculé à ses peurs et fantômes séculiers, comme la propagande infecte de nos hommes politiques et de nos médias nous fait croire sans souci de la complexité tragique de l'histoire ?

C'est naturellement plus simple : elle vit à Paris, où a fait ses études. Elle est comédienne, en France a déjà joué au théâtre et au cinéma et va à Turin en tant que réalisatrice, invitée au Festival du Cinéma de la ville piémontaise, pour présenter son film (*Inner Wars*) sur les femmes-soldats ukrainiennes, enrôlées dans l'armée pour la guerre au Donbass en 2014. Voilà quelque chose d'insolite, voilà une rencontre inattendue qui m'excite et m'engage dans une

conversation à brides rompues avec cette jeune femme à la parole assurée, claire dans ses propos, enflammée par un feu qui lui ressort des yeux et se détend sur ses joues, lorsque nous allons parler de son pays, de cette guerre qui le dévaste, du but de son travail.

Je m'aperçois petit à petit que je peux me permettre de ne pas lui cacher ma pensée sceptique sur la situation ukrainienne, ce qui ne veut pas dire que je ne comprends la sienne. Et ce qui me surprend et me révèle quelque chose de l'âme de ma voisine c'est que son ardeur patriotique n'est pas du tout patriotarde, qu'elle se laisse échapper, à propos de Poutine, c'est vrai, un émouvant cri du cœur : « qui est, lui, pour vouloir nous empêcher de choisir nos dirigeants et nos alliés, d'entrer si on veut dans l'OTAN ?... », mais elle écoute respectueuse mes quelques distinguos, elle n'est pas naïve, sa culture et sa sensibilité m'étonnent, la discussion est pour moi un enchantement, tout comme son visage expressif, vif, beau. Elle me paraît une femme avec qui peut-on se retrouver dans les mots d'une des trois sœurs, Maša, du drame homonyme de Tchekhov : « *Ou savoir pourquoi nous sommes au monde, ou tout est une idiotie, une sottise.* » Philosophie mystique de l'âme russe qu'on peut déjà retrouver dans l'un des textes kiéviens du XI siècle, la *Chronique des années passées (Se povesti...)* et dans toute l'histoire politique et spirituelle de la nation russe (russo-ukrainienne-biélorusse, si on veut), nourrie des siècles durant par le panslavisme et la religion orthodoxe.

Je ne le lui cite pas, mais je suis en train de me rappeler un chapitre de Thucydide, où le grand historien grec reporte la confrontation dure, serrée, impitoyable, entre les ambassadeurs d'Athènes et ceux des Méliens qui voudraient se soustraire à leur hégémonie. Le propos des Athéniens est un couperet brutal : peu s'en faut d'être des peuples frères, pour la survie de leur propre puissance il est vital de les soumettre, pour eux l'autonomie des Méliens est un danger à cause de leur alliance avec les Lacédémoniens. Rien de nouveau, donc, l'histoire nous a habitués à ces confrontations le long des siècles. Et la France, ou l'Italie et surtout l'Allemagne, historiquement, sont les pays qui ont le moins le droit de donner des leçons à n'importe quel autre, comme ils sont portés aujourd'hui, a-critiquement, à le faire. Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, c'est l'impérialisme américain qui pratique la doctrine *athénienne* (souvent sans même se soucier de discussions diplomatiques préliminaires). Ma voisine saisit le fond de ma pensée, elle a les capacités intellectuelles pour le comprendre, mais elle reste combative, ses yeux dans mes yeux, et en même temps fraternelle. Oui, elle n'est pas dupe de l'hypocrisie

occidentale : l'Irak, l'Afghanistan, la Lybie, etcetera, nous sommes les purs, nous nous absolvons facilement, dis-je, de nos invasions, au nom d'une étrange conception de la liberté des peuples, selon que cela nous convienne ou pas, ou convienne à l'impérialisme américain. Certes, cela ne justifie pas l'agression à son pays, je le comprends. J'en suis désolé. Comment trouver les mots purs expliquer que mon cœur est pour l'Ukraine et ma raison pour la Russie ? D'ailleurs, si j'observe lucidement depuis l'adolescence le grotesque dans la vie des êtres comme dans l'histoire, je le dois aussi aux écrivains russes, à Gogol en première, qui était ukrainien.

Le temps est passé si vite. Seulement quand le train s'arrête à Torino Porta-Susa, on se dit nos prénoms. Elle prend le temps, en traînant sa valise sur le quai, de m'adresser un sourire et un mélancolique geste de la main. C'est comme si quelque chose de précieux, d'indicible, se détache de moi. A ce moment, je réalise que je suis vieux, irrémédiablement vieux. Bonne chance, Masha (voilà, le prénom du personnage tchekhovien, il ne pouvait ne pas être autrement !)

INNER WARS - C'est à mon retour en France une vingtaine de jours après, que j'ai pu prendre connaissance de *Inner Wars*, sur la plateforme internet d'Arte, la chaîne télévisuelle européenne. J'ai reconnu, dans ce film-documentaire, la jeune femme rencontrée dans le train, avec son amour de la patrie, mais ici avec le souci dirais-je artistique d'une objectivité narrative pour se confronter à un problème délicat comme l'engagement dans l'armée, dès le début de l'interminable guerre civile (*inner*), des femmes ukrainiennes, moins nombreuses qu'on puisse fantasmer d'ailleurs, même aujourd'hui, dans le conflit en cours. Masha Kondakova esquisse le portrait apparemment détaché (mais on sent vibrer sa sensible participation humaine) de trois de ces femmes. La réalisatrice ne brode pas, elle essaie d'aller aux motivations profondes des témoignages qu'elle recueille sous l'œil de sa caméra : la fille amputée de ses jambes pour avoir sauté sur une mine et qui, en convalescence dans sa chaise-roulante, craint d'être virée de son travail; ou l'autre qui lui confie de s'être réveillée un matin et que tout lui a paru vain et insignifiant ; ou la mère qui profite d'une cérémonie pour passer une journée avec son fils au camp d'entraînement, une mère célibataire apparemment, car elle va se marier au front avec un compagnon d'armes.

La réalisatrice ne cache pas la brutalité de la vie militaire et n'épargne pas non plus l'armée ukrainienne, gangrénée par la corruption. Le scandale de ces dernières semaines, passé sous silence par nos ineffables dirigeants politiques, nous confirme combien elle ait été courageuse. Les témoignages s'accompagnent ici et là de flash-back de paysages qui s'ouvrent sur des horizons ténébreux, la guerre est comme un écho lointain et en même temps omniprésent. C'est un constat amer et intense qui nous aide à déchiffrer une tragédie qui pourrait nous impliquer de manière catastrophique, si on ne freine pas l'escalade

irréfléchie de l'Europe, dont le Parlement si belliqueux nous a montré, par un autre scandale, les failles de sa corruptibilité. Il me plaît de signaler que Masha Kondakova a reçu à Turin une bourse à projet. J'ignore à quoi elle travaille actuellement, mais je lui fais confiance.

Dans mon recueil Les nonnes d'Europe, publié à Lyon en 1987 (deux ans avant la chute du mur de Berlin et de l'ouverture de l'Union Soviétique vers l'Occident par le naïf Gorbatchev, à la bonne volonté duquel on a répondu en super armant les pays de l'Otan, la Pologne et ensuite, petit à petit l'Ukraine), s'y trouve une petite section que j'avais titré L'icône slave. Je reproduis quelques-uns de ces textes, comme pour un retour sur moi-même.

*Des épaves d'armées
parsemés dans la toundra
comme des reliques
le temps est toujours à l'orage
Europe ma chérie*

*Une musique d'orgue ronronne
de l'église au bord du village
J'ignore le nom et le récit
dans lequel je m'étais
hasardeusement aventuré
dans quel degré de l'écriture
se posent ces lignes plates d'horizon
Je voyage en mâchant des mots
avec amertume
mais aussi beaucoup de solidarité*

*Le camarade Volodja
connait les lois discrètes
de la linguistique
la fatigue d'extraire
un minéral imparfait
comme la sémantite
Les hommes dit-il
sont impuissants
devant leurs misères
nos échecs sont criants
mais vos démocraties
et vos littérateurs
merde !*

*On remonte la place comme une procession
en côtoyant des arbres amaigris, dépouillés, sceptiques.*

*Le printemps est apprivoisé, des branches
se tordent encore vers un ciel indéchiffrable.*

*Qui questionne qui dans ce marché des ombres ?
Des silhouettes, mains crispées, cherchent à recomposer
les pièces d'une mosaïque en morceaux.*

*Et on approche de l'instant où la pluie
va jouer son spectacle de renoncement et d'abandon.
Déjà les oiseaux mutilés se déclarent vaincus
et viennent s'abriter sous les ponts.*

Plus de vol, maintenant

RITORNO A MESSINA



*Lo sfregio sulla sabbia
lo scheletro del pesce
sul piatto della memoria*

*le membrane e le palme
del convitato squamoso
che si impinza di sale*

*tutto dobbiamo alla vostra
convivenza paterni lari*

*anche la collina furente
incinta d'un temporale
che scarica fulmini sul tridente*

Mancavo da anni dalla mia città natale : me ne hanno tenuto lontano problemi di varia natura, accessoriamente di salute, interdizione di viaggiare per rifiuto di vaccinazione covidica e paura di farmi contaminare dai molti vaccinati, i veri portatori del virus. La mia città *babba* e sempliciotta mai mi era apparsa così *babba* e sempliciotta, tanto vicina e tanto lontana da tutta la mitografia infantile e adolescenziale che avevo disegnato tra il 2006 e il 2010 nei miei tre romanzi autobiografici, i cui titoli del resto, *Falce marina*, *L'anfiteatro di Nettuno* e *Lo specchio di Morgana*, topoidentitari di realtà geografiche e mitologiche, svelano il sostrato storico e etnologico in cui la mia odissea minima è venuta maturando nel contesto ambientale degradato del dopoguerra, dal 1944 alla fine degli anni '50.

Messina è sempre la stessa, un miraggio fine a se stesso, una falce immobile di porto di notte illuminata dalle luci delle guardiacostiere, dei traghetti (ormai meno frequenti) che vanno e vengono trasportando vagoni ferroviari dalla e per la costa calabra, e delle navi-crociera che attraccano una giornata col loro carico di turisti frettolosi caricati su pullman per visitare Naxos e Taormina. La sola novità è che i trasporti urbani finalmente sembrano funzionare, sottratti all'anarchia e al sabotaggio mafioso. Per il resto, ho la vaga impressione che anche qui gli immigrati nerofumo e di altri colori non

autoctoni stiano per diventare la maggioranza della popolazione. Normale, ormai l'Europa è rassegnata alla sua decadenza demografica, la nostra troppo sbandierata civilizzazione e la nostra mediterraneità sono diventate delle incongruenze sociologiche e letterarie destinate ad essere spazzate via dal fanatico semplismo metafisico di una bussola impazzita puntata verso la Mecca. In questo maremoto calmo e disperante, fare la conta degli amici che se ne sono andati, troppi (Tanino Cubiotti, Pompeo Oliva, Michele Intilla - l'editore dei miei tre romanzi -, Saro Gulletta, Peppino Cavarra, Felice Irrera, Sergio Palumbo più una lunga lista d'amatissimi cugini e chissà quanti altri di cui non ho notizie) appare derisorio.



*I professori dell'Università di Messina Novella Primo,
Vincenzo Fera e Giorgio Forni con Andrea Genovese
alla Libreria Mondadori-Ciofalo di Messina*

Mi è certo stato di conforto che alcuni degli amici più cari e all'evidenza affezionati siano venuti, sotto un diluvio che la mia odiata-amata città non ha voluto risparmiarmi, alla presentazione delle mie due raccolte poetiche, *Idilli di Messina* e *Idilli di Milano*, organizzata il 30 novembre alla libreria Mondadori-Ciofalo dall'editore Lucio Falcone (Pungitopo) ma soprattutto dal carissimo Vincenzo Fera, professore emerito dell'Università di Messina, che ha fatto una lunga sintesi biografico-critica del mio percorso di scrittore, insieme ai suoi due colleghi, Novella Primo e

Giorgio Forni, i cui contributi Fera si ripromette di pubblicare, insieme agli atti del seminario organizzato in mio onore nel 2011 e altri saggi o articoli su di me, in un volume di una delle collane edite dal Centro Studi Umanistici dell'Università.



Ecco un'iniziativa che mi assicura delle forse immeritate prolungazioni supplementari in questi giorni di un insipido campionato del mondo di calcio - uno sport in cui la corruzione, il fric e la brutta psicologia d'un'umanità degenerata si manifestano vergognosamente sulle piazze e sui media -, prima dei rigori senza appello, del colpo di falce da me spesso evocato, delle mie "idi di marzo", per citare Bartolo Cattafi.



**Idilli di Messina - p.200, 2021, 16 euro
Pungitopo Editore**

Del caro Bartolo si celebra, tra Messina e Palermo, il centenario della nascita, con un calendario di manifestazioni non ancora ben definito e rinviato in parte a quest'anno, ma di cui la Biblioteca Regionale offre una mostra, in mezzo alla quale mi si è voluto filmare per dare una testimonianza della mia familiarità con questo grande poeta italiano del XX secolo, nato a Vigliatore di Barcellona, ma in fondo messinese non meno di me, il mio primo *padrino* poetico, dopo Peppino Miligi a Messina, avendo caldeggiato la pubblicazione delle mie prime poesie sulla rivista *Prove* di Nino Palumbo, subito dopo il mio arrivo a Milano nel 1960.

Ecco, in poche righe frettolose, una sintesi del mio *nostos* messinese. Quasi sempre rinchiuso in un residence sul porto, proprio di fronte alla Madonnina (*Ipsam civitatem et vos benedicimus*), affittato per me da mio fratello Giorgio e da mia cognata Lucia (che, covidati, hanno voluto tenermi lontano da loro una settimana senza venir meno, con questo gesto, alla loro sempre generosa ospitalità) e aiutato dalla mia più che affezionata nipote Francesca, ancora una volta son rimasto delle ore in contemplazione di quella falce, di quello stretto, così cupo, così carico di nubi, che non ha voluto concedere la sua luminosità di sempre al suo "pescespada sfiato".



**Idilli di Milano - p.128, 2022, 13 euro
Pungitopo Editore**



MESSINA TODAY

Redazione

28/11/2022

[Eventi](#)

Il ritorno del "giostroto" Andrea Genovese, presentazione alla Mondadori degli Idilli di Messina e Milano



E' nato a Giostra, è vissuto a Milano e si è trasferito a Lione. Diverse identità letterarie che convivono in armonia nelle sue opere. Le ultime due, due libri di poesia editi da Pungitopo, saranno presentati

alla libreria Mondadori-ex Ciofalo (Piazza Municipio) mercoledì 30 novembre alle 17 e 30.

“Non so quando e se avrò più occasione di ritornare nella mia città natale, per cui rivedervi sarà per me una grande gioia”, ha scritto agli amici messinesi.

E' un grande ritorno in città quello di Andrea Genovese, francese “giostrota”, contestatore nato e grande narratore che ha regalato opere come “Falce marina”, 2006; “L’anfiteatro di Nettuno”, 2007; “Lo specchio di Morgana”, 2010 (edite da Intilla); e da Lucio Falcone di Pungitopo “Mezzaluna con falcone e martello”, 1983; “L’arcipelago lontano”, 1986; e la riedizione di “Mezzaluna con falcone e martello” del 2009 e “Croissant de lune faucon et marteau” (2011).

A Messina, mercoledì, presenterà “Idilli di Milano” e “Idilli di Messina. Folgore e melma” con i professori Vincenzo Fera, Giorgio Forni e Novella Primo dell’Università di Messina e l’editore Lucio Falcone.

Sarà l’occasione per riscoprire un autore che ha saputo raccontare meglio di chiunque altro un pezzo di storia della città che risorge dal dopoguerra ma che non trova nella politica il necessario supporto per una svolta.

Quella politica in cui anche Andrea Genovese – studente al liceo classico La Farina, dopo una parentesi al Maurolico - fa le prime esperienze, prima di rimanere deluso da un sistema subdolo e già corrotto, disattento ai veri problemi.

Quelli che lui stesso ha vissuto e raccontato con la trilogia “Lo specchio di Morgana”, “Falce marina” e “L’anfiteatro di Nettuno” un unicum nella storia letteraria della nostra città da cui meriterebbe maggiore considerazione e a cui anche da lontano ha dedicato con forza ed entusiasmo non solo pensieri ma azioni concrete come l’iniziativa, nel 2012, di un comitato di lotta per il Parco Magnolia tra i ruderi dell’ex villa De Gregorio a Giostra. Con la sua penna si era rivolto anche ai “cumpagneddi” dell’Istituto comprensivo Villa Lina-Ritiro, invitandoli a non mollare, a combattere degrado e rassegnazione.

Ma anche qui resta ancora tanto da combattere. La magnolia, l’albero più vecchio d’Europa che Genovese vedeva da piccino di fronte casa sua resta nel degrado. Un albero che come lui ha conosciuto la disperazione del post terremoto con le case volano, quelle d’amianto, e le baracche via via intorno, temporaneo ricovero sulla carta e poi stabile dimora d’intergenerazioni. Baracche che solo oggi si avviano lentamente alla demolizione fisica ma che restano nell’anima.



Redazione 12 dicembre 2022 12:34

“La letteratura come impegno civile”,

Andrea Genovese torna nella sua Messina

A tu per tu con lo scrittore originario di Giostra che ha presentato in città i suoi "Idilli" messinesi e milanesi

A Messina in occasione della presentazione delle sue ultime sillogi poetiche – Idilli messinesi e Idilli milanesi – [Andrea](#)

[Genovese](#), classe 1937, si concede ancora alle azzurre sponde dello Stretto. Lo fa con la solita passione civile, nutrita dal forte spirito identitario che irriga i suoi scritti, confermando la forza del suo legame con Messina, una delle tre città – le altre sono Milano e Lione, ove attualmente vive – che hanno fatto da contesto alla sua ormai lunga parabola esistenziale. Nella piccola biblioteca russa di via S. Marta, ove si è appena celebrato il ricordo di Felice Irrera, ne è nata una conversazione tra l'autore originario di Giostra e il medico scrittore Giuseppe Ruggeri che volentieri pubblichiamo.

Caro Andrea, rivederti è un onore e un piacere. Mi dici quando e come la letteratura è diventata per te una missione civile?

Da sempre. Per me la letteratura non è mai stata fine a se stessa, anche quando non credevo che la mia vita potesse assumere dei profili d’impegno civile vero e proprio. E’ successo con spontaneità, evidentemente è sempre stato nelle mie corde.

Perché la poesia, e, nella fattispecie, gli idilli, a che si deve questa scelta quasi “leopardiana”? Sei diventato tradizionalista o cosa?

Se si leggono le mie poesie e le mie raccolte liriche, tanto quelle in lingua italiana quanto quelle in francese, si nota subito che la definizione di “idillio” vi esula dal suo significato più tradizionale. D’idillio, in realtà, questi componimenti hanno ben poco. Manifestano un impegno preciso, una denuncia, nascono da una lunga militanza nei modi e ritmi della letteratura greca e italiana - Leopardi in particolare.

Che cosa ritrovi, a Messina, presente l’ultima volta che ci sei tornato, e cosa invece che non c’è più?

Messina è immobile in certo senso, e l’unico elemento di novità e di positivo sono i rapporti umani - anche se spesso conflittuali, a quanto riesco a vedere. Il problema di fondo a Messina è che non vi si riesce a far vivere la cultura in maniera non provinciale. Fatta eccezione per qualche rivista diffusa in città - penso a Moleskine che ha una sua dignità letteraria - ma ovviamente non posso che considerare tutti questi aspetti in modo approssimativo, poiché vivo altrove.

Più di un amico ci ha lasciati da allora. Felice Irrera, Michele Intilla, Sergio Palumbo ...

Ho tre città sulle spalle e le perdite di questi ultimi anni, non soltanto quindi a Messina, hanno creato in me un vuoto enorme. La lotteria della vita, purtroppo, è implacabile.

Tu vivi ormai da anni fuori dall’orbita della nostra “falce marina”, ma di Messina continui a occuparti, a volte con rabbia altre con ostinata rassegnazione, nelle pagine del tuo “Belvedere” che hai la bontà di inviare, tra gli altri, anche al sottoscritto. Potenza delle radici?

Sì, radici tanto profonde che, malgrado la mia distanza, anche se non in maniera fisica, spiritualmente io mi sento sempre a Messina.

© Riproduzione riservata

Per servizi stampa e studi motivati
Idilli di Messina e Idilli di Milano devono essere richiesti a
Pungitopo Editore

In memoria

il mio soggiorno nella città natale ha coinciso con delle manifestazioni
in omaggio a tre carissimi amici prematuramente scomparsi

FELICE IRRERA

MESSINA

di Felice Irrera

*Placida dorme
sotto coltri di fango
sognando un passato lontano
quando velieri di cento nazioni
nel porto falcato approdavano
recando ricchezza
ai suoi figli orgogliosi.*

*Oggi
è vano sperare
che un principe azzurro la desti
con un bacio d'amore.
I re ci sono
ma solo di gialli denari
che di spumante sollevano coppe
brindando agli infami successi
e mazze maneggiano e spade
per tenere lontani gli onesti.*

Appena un anno è passato dalla improvvisa e prematura scomparsa di Felice Irrera, uno degli amici più cari e fedeli di Messina. Da poco in pensione dal suo incarico di professore al Liceo Maurolico, uno dei più prestigiosi di Messina, non per caso intitolato a un grande umanista del '500, Felice è stato uno degli animatori culturali più stimati della città dello stretto.



(di Guglielmo Bambino)

Fondatore di riviste (si ricorda, con Peppino Cavarra, la prestigiosa *Pagnocco* – vi furono pubblicati, appena scritti, i primi capitoli di quello che sarebbe diventato il mio romanzo *Falce marina*), editore di classici, da solo o in collaborazione, scrittore in proprio (*Storia della scuola dall'antichità al XX secolo*, *La narrativa italiana dal dopoguerra al post-sessantotto*, il volume di racconti *La biblioteca segreta del monastero*, la raccolta di versi satirici in terza rima *Nel nome di Dante*, illustrato dal pittore Guglielmo Bambino, in cui ha spedito all'inferno, con nome e cognome, molti protagonisti del gota politico italiano, e altro).



La moglie Liliana, la figlia Roberta, amici e intellettuali a lui legati da ricerche e lavori (tra i presenti anche Graziella Lombardo direttrice del settimanale *Centonove*, in cui Irrera ha svolto un'intensa attività di critico letterario), coadaviuta da uno dei più fidi tra di loro, il ruffono Giuseppe Iannello, lo hanno ricordato il 3 dicembre scorso nella sala della Piccola biblioteca di Lingua e Cultura Russa del circolo Pietro Zveteremich. L'attore Gianni Di Giacomo, amico tra gli amici, nipote del grande poeta Vann'Antò, ha letto alcuni dei testi in prosa e in versi di Felice.

Un avvenimento

L'esposizione Bartolo Cattafi alla Biblioteca Regionale Universitaria "Giacomo Longo"

Invitato dalla direttrice, Tommasa Siragusa (alla mia destra, in questa foto di gruppo con l'équipe della Biblioteca curatrice dell'esposizione), ho potuto, durante il mio soggiorno messinese, visitare l'esposizione consacrata a Bartolo Cattafi. Felice coincidenza, Bartolo, uno dei più grandi poeti italiani del XX secolo, mi ha onorato della sua amicizia, sino alla sua prematura scomparsa nel 1979.

Un filmato è stato girato (si trova sul sito della biblioteca) sulla mia testimonianza. Sul centenario cattaiano ho scritto sullo scorso numero di *Belvedere* e certamente molto ci sarà da dire



quest'anno sulle manifestazioni in programma a Messina e Palermo.



GIUSEPPE CAVARRA

*Dove vanno stasera le nuvole
mosse dal vento
in un cielo intorpidito?*

*Tremolio di sterili parole
vaganti in un silenzio senza fine.
La musica che si ode nella sera
è la sola musica di un tempo
che si perde lentamente
nel brivido delle foglie del pioppo.*



Non era un personaggio comodo Peppino Cavarra, immaturamente scomparso nel 2012, meno di un mese dopo che avevo partecipato alla presentazione del suo ultimo libro. Professore di storia dell'arte, Peppino era un poeta e uno storico del folklore siciliano. Scontroso come i montanari, orgoglioso della sua origine modesta, del suo cammino solitario verso *virtute e conoscenza*.

Cavarra ha pubblicato diverse raccolte di poesia in italiano e in dialetto siciliano, lui che la poesia la rincorreva, con rigore di ricercatore e umana partecipazione, soprattutto

nella cultura popolare, quella *strozzata*, quella che sfugge al perbenismo intellettuale. Non si contano i libri pubblicati sul folklore della sua Limina (terra d'emigranti), di Messina, della Sicilia. Cavarra ha tenuto un rapporto privilegiato con gruppi di giovani artisti, creando spettacoli su canzoni e testi autenticamente popolari, con gran successo. Un omaggio gli è stato dedicato il 4 dicembre scorso al *Museo Cultura e Musica popolare dei Peloritani* al villaggio Gesso. Purtroppo, non informato, ne ho solo avuto notizia dall'amico Piero Serboli, pittore tra i più noti di Messina, curatore fra l'altro di un libretto a fisarmonica di poesia cavarriana, *Conifere*, da cui ho tratto il testo riprodotto.



Mario Gallo

E' morto il 26 gennaio Mario Gallo. Non era messinese ma di Trapani. Da decenni viveva a Firenze, dove aveva fondato la rivista *Lumie di Sicilia*, il cui numero 170 aveva appena inviato. Una rivista dove rari erano i suoi interventi, ma in cui, attraverso numerosi collaboratori, continuava a difendere tradizioni e attualità culturali della Sicilia e il suo dialetto.

MESSINESI IN BREVE

FRANCO PALMIERI allo Spazio Quattro



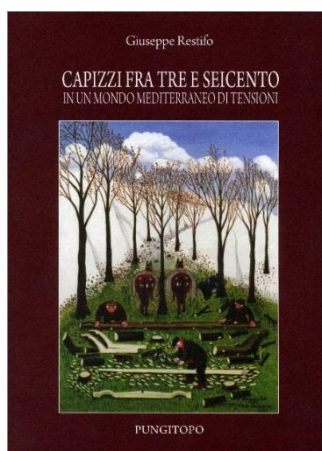
Accompagnato dall'amico Piero Serboli, pittore tra i più noti di Messina, sempre pronto ad approfittare di ogni mia presenza per farmi scoprire iniziative artistiche di rilievo, visito una nuova galleria d'arte, nata a iniziativa dei fotografi e designer Antonio Giocondo, Massimo Di Prima, Rocco Luvarà e Valentina Giocondo, che accoglie le *Crete policrome e disegni inediti* del pittore Franco Palmieri, scomparso nel 2002. A Palmieri l'anno scorso il Teatro di Messina aveva dedicato una grande mostra, con un catalogo curato dalla storica dell'arte Anna Maimone.

TOGO



Ricevo dal mio carissimo TOGO (Enrico Migneco) il catalogo della mostra che il Museo della Permanente di Milano ha dedicato alle sue incisioni disegni e dipinti dal 18 novembre al 6 dicembre scorso. Togo è un pittore affermatissimo, messinesissimo, ma con atelier da decenni nel capoluogo lombardo e una notorietà di livello internazionale. Ne accenno, nell'impossibilità di visitare l'esposizione, col mio augurio più affettuoso e fraterno.

GIUSEPPE RESTIFO



Già ordinario di Storia Moderna presso l'Università di Messina con interessi centrati sulla storia del Mediterraneo sotto differenti aspetti, autore di varie opere, Giuseppe Restifo pubblica, presso l'editore Pungitopo, un poderoso saggio *Capizzi fra Tre e Seicento in un mondo mediterraneo di tensioni*, una monografia di quasi trecento pagine, illustrata da riproduzioni di bellissimi oli del pittore Antonino Mancuso Fiuoco. Restifo dirige il quotidiano online *Il Nuovo Soldo*.

RITORNO A PALERMO



Certo, ci sono tornato in varie occasioni ma sempre di fretta e quindi in fondo incapace di percepirne i grandi cambiamenti strutturali, per non parlare di quelli socio-etnologici e culturali. Eppure, come nella mia memoria, la Palermo del 1959/60, i due anni del mio servizio militare svolto, dopo il CAR, da dattilografo al Comando Territoriale dell'Esercito allora al Palazzo dei Normanni, sembra rimasta identica, almeno in certi tratti inalterabili e difficilmente modificabili. Ma che per distrazione e insipienza giovanile, non avevo saputo apprezzare nel loro valore storico, monumentale o anche semplicemente, turistico-testimoniale.



I professori Antonino Velez e Domenica Perrone con Andrea Genovese alla Libreria del Mare di Palermo il 7 dicembre scorso

È bastata una passeggiatina in un piccolissimo angolo della vecchia Palermo (che ancora, forse unica città europea, conserva tracce vistose dei bombardamenti della seconda guerra mondiale), guidato dal mio buon Virgilio, l'amico Antonino Velez, traduttore e professore universitario di francesistica (la sua facoltà è oggi albergata nell'ex convento di Sant'Antonino), per rifarmi alla consapevolezza di girare, non in un capoluogo di regione, ma in una capitale perenne,

unica e straordinaria, in cui si sono fusi millenni di storia in maniera talmente originale da farne un luogo addirittura fuori della storia che non ha equivalenti in nessun'altra città del mondo. La ricchezza monumentale del centro storico già si avverte sotto i piedi, nell'acciottolato di quelle sue stradine che sembrano volersi perdere in inestricabili labirinti e che invece d'un tratto sfociano in piazze e piazzette dove si fronteggiano insieme antichi palazzi nobiliari e due tre chiese medioevali o barocche imponenti.

Ed ogni stradina già cela in sé incredibili tesori o curiosità architettoniche, ma anche straordinari squarci di vita quotidiana che non cessano di stupirmi.

TEMPORALE A PALERMO

*A torrenti diluvia la pioggia
nei vicoli malati, scivolosi.
È gioia sui visi laceri dei bimbi
selvatici delle casbah.*

*Nelle straduzze di mercato
affila coltelli il venditore rozzo
su vocabli nudi di folklore
e verdure rosse d'omicidi.*

*Piccoli occhi che spiano
provvisoria fortuna
di gatto filosofo
dietro una cesta accartocciato.*

(poesia scritta durante il mio servizio militare palermitano, ora in *Sexantropus e altre poesie preistoriche*, Milano 1976)

Per non parlare delle botteghe, della persistenza di mestieri artigianali, oggi praticamente scomparsi e che sussistono come richiamo turistico e patrimonio culturale immateriale, tra i due mercati tradizionali della Vucciarìa (oggi in parte decaduto) e di Ballarò.

Qui la mafia ha nuove reclute di colore africano, ma ancora si può chiacchierare con un cocchiere di carrozzelle o, meglio ancora, con l'ultimo calzolaio all'antica, come il signor Antimo che gentilmente, davanti alla evocazione di un mio ricordo infantile, tira fuori la sua forma metallica per mostrarmela. E non è un caso che il signor Antimo sia un personaggio di quartiere col tempo diventato mediatico, in varie circostanze intervistato da giornali, radio e televisioni. Né è indifferente il fatto che in questa parte minima della città brilli anche la tradizione culturale di Palermo, e non solo per la presenza del Teatro Biondo e del Teatro Bellini, ma per le librerie, di cui certo la più impensabile è *La stanza di carta* di Piero Onorato, un locale unico ricavato nel campanile di un antico convento, dunque piccolo e sviluppato in altezza, con biblioteche altissime, accessibili con scale, e dove il proprietario ha ricavato anche un soppalco, una nicchia e un minuscolo salottino di due poltrone per la lettura. Un uomo eccezionale Onorato, con cui ho avuto modo di scambiare sugli scrittori sperimentali dell'*Antigruppo* palermitano degli anni '60 da me conosciuti, e del successivo Gruppo 63, quello dei lombardo-veneti qui calati a portare il lume feltrinelliano, divenuti poi pedanti e *accasati* una volta impadronitisi di poteri editoriali.

Una Palermo inedita per me, che pure l'avevo attraversata come un cieco sessant'anni prima, appena sensibile al fascino dei teatrini dei pupi ancora esistenti, della Cappella Palatina quasi inaccessibile allora (e di cui i miei stessi superiori militari ignoravano l'esistenza al Palazzo dei Normanni!), delle tombe degli Svevi nella cattedrale, oggi ignominiosamente e

volgarmente recintati per far pagare un biglietto di visita.

In questa Palermo immutabile, come sempre misteriosa, che ha sacrificato alla speculazione immobiliare anche la sua lussureggiante *conca d'oro*, Antonino Velez ha trovato un'oasi di pace marina sull'immenso lungomare cittadino, *La liberia della Cala*, per presentare il 7 dicembre scorso, le mie due raccolte di poesia, *Idilli di Messina* e *Idilli di Milano*, insieme a Domencia Perrone, sua collega universitaria



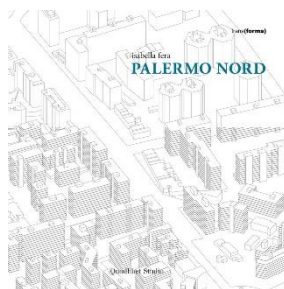
e critica letteraria.

Curiosa libreria anche questa, artisticamente arredata con oggetti e stampe che si richiamano in vario modo al mare e dedicata specificamente a libri d'argomento marinaro, siano essi di natura tecnica storica o letteraria. Una serata per me commovente con un pubblico attento, concentrato e partecipativo.

Molte le foto scattate dai presenti, in particolare da Silvana Polizzi (una cara amica, già giornalista della televisione pubblica) e Sara Cacioppo.

La Palermo moderna d'Isabella Fera

Mi è capitato per caso tra le mani, durante il mio soggiorno siciliano, uno studio urbanistico apparso qualche anno fa in un volumetto della collana *trans(forma)* delle Edizioni Quodlibet Studio, *Palermo Nord*, dell'architetto Isabella Fera, di cui anni fa mi aveva appassionato uno studio sulle spiagge messinesi. Non ho avuto modo di leggerlo, ma solo sfogliato, quanto basta per credere di capire la novità del suo impatto con la Palermo moderna – la non meno famigerata Palermo della speculazione edilizia, delle *mani sulla città*. Isabella Fera mette tra parentesi i luoghi comuni del giudizio storico-politico, per concentrarsi sulle trasformazioni urbanistiche in questa parte della città nella loro sequenzialità secondo il piano regolatore cittadino e non dunque la mancanza di un progetto più o meno elaborato. Foto, fotomontaggi, disegni e un'intervista a Jean-Philippe Vassal arricchiscono il testo. Ne faccio cenno per la curiosa coincidenza.



République métisse

di [Fulvio Caccia](#), publié le 30 octobre 2022 (à lire aussi dans [Altritaliani.net](#))

Andrea Genovese : Le dernier des Mohicans

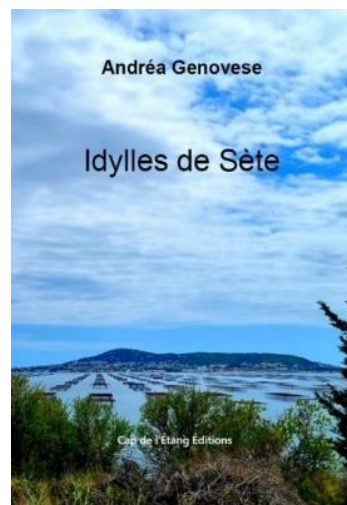
Andrea Genovese est sans doute le dernier des Mohicans. Il appartient en effet à ces intellectuels trop rares qu'Antonio Gramsci qualifiait « d'organiques », car ils se formaient sur le tas à travers les luttes et l'action militante. L'œuvre d'Andrea Genovese en est une éloquente illustration. Et qui plus est, un cas d'école.

On est ébaubi par la verve, la palette et l'érudition de ce compagnon de 85 printemps dont la production protéiforme et multilingue est unique dans le paysage littéraire français, pour ne pas dire européen. Et pour cause. Ses divers romans, autobiographies, poèmes participent non pas d'une, mais bien de trois littératures (!) si l'on considère la Sicilienne qui fût, comme le provençal, l'une des toutes premières du Moyen-âge. Et c'est bien là tout le problème pour cet écrivain dont la versatilité, la prolifique créativité épuiserait plus d'un jeune auteur. S'il était en Italie, son talent l'aurait imposé en France. Seulement voilà, il réside à Lyon depuis belle lurette où il met en scène ses pièces de théâtre et rédige sa fameuse Lettre « Belvédère » qu'il fabrique et distribue à la mitaine pour plus de 2000 lecteurs. Ajoutez à cela un caractère fier et irascible avec lequel il cultive ses détestations et vous comprendrez pourquoi cet imprécateur à la dent dure et passe sous les radars !

Notre époque n'aime pas les forts en gueule surtout s'ils commettent l'outrecuidance d'être étrangers et, pire, d'écrire de la littérature. Genovese est de ceux-là. C'est un auteur authentique, à l'ancienne si tant que cette expression veut dire quelque chose. Sa situation révèle par ricochet un autre des paradoxes du dispositif de réception littéraire. C'est l'invisibilité des écrivains aux multiples

appartenances, écrivains transculturels, qui n'ont pas su ou pas voulu faire allégeance avec les Gardiens du temple.

Et pourtant Genovese « mérite bien un détour. Il était invité le 24 octobre dernier au Centre culturel italien de Paris, pour présenter ses quatre idylles qui sont autant de livres et autant de villes ayant marqué son parcours. *Idilli di Messina*, écrit en italien, et remarquablement publié par Pungitopo, son fidèle éditeur sicilien, reprend le titre que Nietzsche a donné en allemand aux huit poèmes écrits durant son bref séjour sicilien.

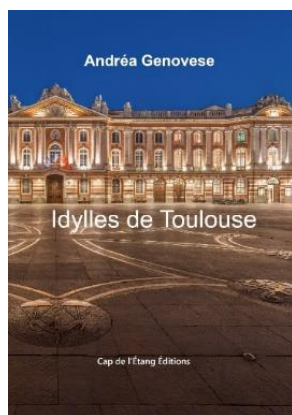


Idylles de Sète

p.96, 2022, 19 euros (préface du Maire de Sète)

D'abord « idéalement dédié » à Marie-Claude Moret, son épouse française, décédée trop tôt, ce recueil qui rassemble tous ces poèmes antérieurs sur sa ville natale, a finalement plusieurs dédicataires : ses proches et amis qui l'ont accompagné et l'accompagnent encore au soir de sa vie. “ Nell'occhio/del pescespada/ squartato/ palamitare/col muezzin/sulla cocca/la mia/ araba infanzia/ la

mia/ vita in/fenice.” Ce jeu de mots n’est pas anodin et résume au-delà de la « dimension homme » (le titre d’un périodique qu’il dirigea), la manière de cet auteur. Le sentiment du malheur (infelicità) et le phénix qui se croisent et se décroisent serait à mettre en parallèle avec “ce pessimisme, contredit d’activité” avec lesquels Paul Valéry définit l’italianité. Telle est la nostalgie qui berce ce recueil de souvenirs dont celui de son père : “Per non pagare gli oboli e i pedaggi/ preferivi l’esplosione dell’ira/e dello sdegno - donchisciote sviato da segni e carte un poco tubbaiane/ ... Indifeso patriarca decaduto/ ». Ce constat mélancolique à l’égard du ‘patriarce sans défense et abandonné’ alimentera sa colère. Plus tard, militant communiste, elle prendra corps dans la lutte syndicale. C’est *Idilli di Milano* qui retrace les années de plomb, mais aussi les années d’espoir et les amours qui vont avec. Le ressouvenir la met à distance comme les références aux grands auteurs qu’il reprend à rebrousse-poil pour s’en moquer.



Idylles de Toulouse

p. 160, 2022, 21 euros (préface de François Pic)

Mais l’auteur sait aussi se moquer de lui : ‘È una foto sbiadita/ritagliata da un giornale/la sigaretta in bocca/la posa di capopolo/arringante allo sciopero/con te seduta sul bancone/ amore durato/ una vertenza sindacale’. La poésie ici se fait volontiers descriptive, proche de la prose, voire prosaïque. Davantage conteur que poète, Genovese se sert de sa propre histoire pour chroniquer notre époque.

Autofiction ? Autobiographie ? La démarche de Genovese se situe entre les deux. Sa méditation prend un tour nouveau lorsqu’il écrit en français. C’est les cas pour les *Idylles de Sète*, publié au *Cap de l’étang*, ville qui l’a honoré l’été dernier, où il étend l’exploration de ce sud méditerranéen. Mais la surprise vient sans doute du dernier recueil *Idylles de Toulouse*, publié chez le même éditeur. Le personnage principal n’est plus l’auteur, mais Guido Cavalcanti, le poète et ami de Dante. Fuyant la vindicte des Donati, l’autre famille patricienne de Florence, le poète eut un coup de foudre pour Mandetta, une belle Toulousaine. Genovese s’est mis en tête de raconter leur histoire d’amour et d’en faire un roman, relatant par ricochet cette période tumultueuse. Mais voilà que les archives de cette époque ont disparu et donc pas moyen de documenter l’exil de ce troubadour qui fut en son temps l’alter ego du grand Florentin. Ces *Idylles* sont ce qui reste de ce projet avorté, mais quels restes ! Genovese nous en donne un aperçu dans un magnifique poème aux lentes scansion mélancoliques où Guido arpente les bords de la Garonne pour retrouver sa belle. Chapeau l’artiste !

Idylles de Sète et *Idylles de Toulouse*

sont publiés aux

Cap de l’Étang Editions

s’adresser à l’éditeur pour le service presse des deux recueils